Albert de Haller et son influence sur la vie scientifique dans le Jura

Autor(en): **Kohler, Xavier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique**

Band (Jahr): **2 (1877)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684396

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ALBERT DE HALLER

et son influence sur la vie scientifique dans le Jura

Peu d'hommes ont rendu à la science et à la patrie des services plus grands qu'Albert de Haller. Né en 1708, mort en 1777, sa longue carrière, souvent traversée par les malheurs domestiques, ne fut qu'une suite de labeurs incessants. L'étude, qui l'avait charmé dès le bas-âge, fut sa compagne fidèle jusqu'à son dernier jour; elle le consola dans ses peines, lui fit oublier l'ingratitude des hommes et lui assura encore un rang distingué parmi les savants du XVIII[e] siècle. Haller, intelligence d'élite, nous apparaît comme un phénomène psychologique : il touche à tous les domaines et marque partout une empreinte si profonde que les ans ne peuvent l'effacer. Poëte, il contribue puissamment à la renaissance de la poésie allemande, égarée alors dans l'imitation servile de l'étranger, et trouve pour chanter la nature et les Alpes des accents d'une fraîcheur et d'une pureté incomparables; médecin, il se fit un nom par ses découvertes physiologiques, son ouvrage : *Elementa physiologiæ*, fut le signal d'une révolution dans la science; botaniste, il a, dans sa *Flore de la Suisse*, énuméré les plantes du pays dont il avait à mainte reprise parcouru les vallées les plus hautes et les plus écartées tant alpestres que jurassiques; vulgarisateur, il érigea à la science un monument durable dans sa *Bibliothèque*, où sont décrits 52,000 ouvrages se rattachant à la botanique, à la chirurgie, à l'anatomie et à la médecine; politique, si dans une page d'histoire romaine, *Fabius et Caton*, le patricien se révèle en assignant la supériorité de l'aristocratie sur la démocratie, il frappe juste lorsqu'il attribue à la corruption des mœurs la chute des empires, et ce, à Berne, vingt ans avant la ruine de l'antique Confédération; philosophe de l'école de Leibnitz et chrétien, comme lui, comme son ami Bonnet de Genève, il

prend en main la cause de la religion contre les attaques des incrédules et des matérialistes et prouve par ses *Lettres sur la révélation,* que l'alliance de la science et de la foi peut être une réalité; patriote, il renonce aux vocations les plus lucratives et les plus honorables, pour servir sa ville natale dans un emploi modeste; enfin il meurt, emportant dans la tombe le sentiment qu'il a dignement rempli sa journée, et a passé sur la terre en faisant le bien.

Nous ne retracerons point la vie d'Albert de Haller. Une voix plus autorisée que la nôtre a rempli cette tâche tout à l'heure ; mais nous dirons un mot des relations que le savant bernois a nouées dans notre pays. Cependant, avant d'aborder ce sujet, permettez-moi de citer une anecdote peu connue que je trouve dans un écrit du temps et qui a échappé aux récents biographes du grand naturaliste : »

« Lorsque Voltaire et Maupertuis eurent été renvoyés de Berlin, l'un pour avoir eu trop d'esprit et l'autre pour en avoir trop peu, on pensa à remplacer non ces grands hommes, mais ces grands noms, par le célèbre Haller. On le fit sonder. Il était sur le point d'accepter. Un homme de Berne lui dit : « Il ne convient pas à un homme comme vous de se laisser » soudoyer par un Roi bel esprit. Vous deviendrez un petit auteur ou l'on » vous trouvera un grand pédant. Les philosophes et les Rois n'ont pas » encore trouvé le secret de pardonner, c'est le partage de la modeste » ignorance. » — « Pardonner quoi ? s'écria M. de Haller. » — « Vos succès dans tous les genres et entr'autres le premier rang parmi les poëtes allemands. » Haller réfléchit et refusa (1).

Haller avait quatorze ans, lorsqu'en 1722, ses parents le placèrent à Bienne chez un ami de son père, le docteur Neuhaus. En arrivant dans la ville du lac, le jeune Bernois ne se trouvait pas sur terre étrangère; il avait connu au collége de Berne le fils de son hôte, ainsi que son cousin Frédéric-Salomon Scholl, qui plus tard devaient être tous deux ses collaborateurs en botanique. Haller, à cette époque de sa vie, se livrait tout entier à la lecture et à la poésie. Le docteur Neuhaus était un habile chirurgien, mais il plaçait la philosophie au-dessus de son art; imbu des principes de Descartes, il s'efforça de les inculquer à son élève. Celui-ci ne montrait point de dispositions pour cette science; les monades et les tourbillons du célèbre Français lui fournirent matière à force objections, auxquelles son maître ne savait souvent que répondre. Cependant Haller, d'une constitution délicate, tomba malade. Il s'enferma dans sa chambre et y passa des mois entiers, demandant à la poésie un remède à ses souffrances. Il composa des vers sur tous les sujets et dans plusieurs langues qui lui étaient déjà fami-

(1) *Frédéric-le-Grand*, s. l. n. d. br. in-8°, p. 33-34.

liers,(1) ainsi qu'un poëme épique de4,000 vers, des tragédies, des odes, traduisit des pièces d'Horace et d'Ovide, et le second livre de l'Eneide. Une nuit, le feu éclata dans une maison voisine. Haller se lève en toute hâte, emporte ses poésies, et abandonnant tout le reste, se sauve avec son trésor sur une éminence près de la ville, où il resta jusqu'à ce que l'incendie fut éteint. Plus tard, en 1729, lorsqu'il mit en ordre ses poésies et prépara la publication de son premier recueil, il jeta au feu toutes les productions de sa jeunesse, afin que « personne n'en pût jamais lire une seule ligne. » Il avait une trop haute idée de la mission d'un auteur, pour que l'on vînt à supposer qu'il ait eu jamais la pensée d'imprimer les premiers essais de sa muse.

Après un an de séjour à Bienne, Haller, entraîné par son penchant irrésistible vers les sciences naturelles, partit pour l'université de Tubingen; il préférait la médecine au cartésianisme. Toutefois, il est juste de reconnaître que cette excursion dans le domaine de la philosophie ne fut pas sans influence sur la direction de son esprit. « C'est en étudiant sous ce maître, nous dit son biographe, Mlle Chavannes, que le dégoût de Haller pour toutes les inventions humaines destinées à contester la puissance protectrice et providentielle de Dieu commença à se développer(2). » Il n'est pas sans intérêt non plus de constater que sur les bords du lac de Bienne, en face de la première chaîne de notre Jura, Haller composa ses premiers vers; c'est bien là qu'il se rompit aux difficultés du métier : il était complétement maître de son instrument quand sous ses doigts la corde sonore vibrait et renvoyait aux oreilles étonnées les échos lointains et graves des torrents et des voix du Monde des Alpes.

Albert Haller avait quitté Bienne étudiant, il y revint, huit ans plus tard, déjà connu dans les sciences et les lettres comme botaniste. En 1731, il visita deux fois le Chasseral; en 1734, il herborisa de rechef sur cette montagne et dans les environs de Bienne.(3) Sans doute il eut pour compagnon dans ces courses attrayantes son parent Frédéric-Salomon Scholl, lui-même docteur en médecine, « à qui l'on doit la première connaissance botanique de cette partie du Jura. » (4) En 1739, Haller résolut de compléter ses données sur la flore jurassique par une excursion dans le Jura neuchâ-

(1) Von *Zimmermann. Das Leben des Herrn von Haller*, Zurich 1755, in-8°, p. 15-16. *Albert de Haller, biographie* (par Mlle H. Chavannes), Lausanne, 1540, in-8° p. 13-14 et les autres biographies de Haller.

(2) Biographie de Haller déjà citée, p. 13.

(3) *Zimmermann*, Biographie déjà citée, p. 116-117.

(4) *Thurmann. Abr. Gagnebin*, Porrentruy, 1851, p. 16. Nous empruntons à cet excellent ouvrage la majeure partie des renseignements que nous donnons ici sur Haller et ses collaborateurs jurassiens. Le chapitre « Gagnebin botaniste » animé du souffle de Haller, mériterait d'être cité tout entier. Les passages entre guillemets sont extraits textuellement de Thurmann.

telois qui lui était encore inconnu. D'Ivernois lui conseilla de se rendre au Creux-du-Van. « Là vous trouverez, lui écrit-il le 19 juin, en abrégé, tout et même beaucoup plus que vous trouverez dans toute l'étendue du pays. » Le professeur bernois répondit à cet appel engageant. Il part de Berne, prend en passant à Bienne le docteur Scholl. « Tous deux se mettent en marche le 29 juin, passent la chaîne du Lac, touchent Lamboing, Diesse, Lignières et redescendent sur Cressier pour regagner Neuchâtel. » Dans cette première excursion, le professeur observa déjà plus d'une espèce intéressante.

On arrive à Neuchâtel. D'Ivernois reçoit cordialement ses hôtes et présente au professeur bernois le docteur Abraham Gagnebin, de la Ferrière, qui a déjà recueilli des plantes très rares dans les Alpes Cottiennes, les Pyrénées, les Monts Jura et qui souhaite la bienvenue à Haller en lui offrant le *Limodarum aborticum*, espèce nouvelle pour la Suisse, apportée du Val-de-Ruz. Le lendemain, les quatre botanistes s'embarquent pour St-Aubin, mais à la hauteur de Colombier, un vent d'ouest très violent les force à rétrograder. Le 1er juillet, le ciel leur est propice; ils voyagent toute la journée, faisant ample moisson de plantes, et le soir atteignent un chalet à l'entrée de la vallée du Creux-du-Van. Après avoir pris une collation de fraises et de miel, nos voyageurs se livrent au sommeil. Le 2, au point du jour, ils sont sur pied, et s'avancent empressés dans l'enceinte et sur l'arêne même du vaste amphithéâtre de rochers verticaux et gigantesques, dit le Creux-du-Van. Ouverte du côté par où ils arrivaient, elle est fermée au couchant par les murs infranchissables du Falconnaire; on peut en sortir au sud par un abrupte boisé, base de la Grand-Vi, et au nord par les difficiles escarpements du Pertuis-de-Bise. Après s'être arrêtés un instant « pour admirer le magnifique spectacle que présente le cirque le plus beau du Jura, » nos touristes se séparent; « Haller prend le sentier plus facile qui conduit à la Grand-Vi. » Ses compagnons, « plus aguerris, se dirigent à travers les rocs entassés, vers l'audacieux escalier du Pertuis-de-Bise. » On s'est donné rendez-vous au sommet de la montagne. Haller se dirige lentement, par une pente boisée, au bord supérieur du cirque; il entre dans les pâturages alpestres, rencontrant partout des fleurs inobservées jusqu'alors; il poursuit sa course, où chaque pas lui ménage une surprise nouvelle; prêt d'atteindre le but indiqué, ô bonheur! il avise un dernier lambeau de neige, « et y cueille la précoce *Levrette (Crocus vernus)*, à lui encore inconnue. Le savant devance les botanistes jurassiens dans le modeste châlet qui couronne la montagne, où bientôt réunis, ils devisent ensemble des richesses que leur a values cette excursion charmante.

Il faut en lire le récit dans l'*Iter Helveticum* de Haller ou dans l'opuscule de Thurmann qui l'a résumé d'après le savant bernois avec cette précision et cette élégance de style, dont lui seul avait le secret. On nous objectera peut-être que nous faisons une part trop large à cette herborisation sur terre neuchâteloise, de sa nature étrangère à notre sujet; mais le 2 juillet 1739 est pour nous une date mémorable: si la Suisse a son Grütli historique, berceau de la liberté, le Creux-du-Van est le Grütli scientifique de notre Jura. Représentez-vous aux dernières loges « de ce colysée naturel qui domine la scène de plus de 250 mètres, » au-dessus des forêts ombreuses et solitaires, des rocs escarpés, dans le silence sublime de cette incomparable nature, ces quatre hommes, mus par une seule pensée, l'amour de la science. Ils sont là, dans l'ivresse du succès; ils ont lu dans le grand livre de la création de nouvelles pages qui ouvrent devant eux des horizons splendides; déjà ils escomptent l'avenir. Le front de Haller est rayonnant, et ses trois amis de Neuchâtel, de Bienne et des Franches-Montagnes partagent sa joie. Ils seront de moitié dans ses labeurs studieux; l'auréole du génie qui illumine le grand naturaliste, projettera un reflet modeste mais glorieux sur les contrées obscures où le sort les a confinés. Dès ce jour, le Jura eut un mouvement scientifique régulier; les efforts individuels convergent vers un centre commun, le grand Haller, et une vie latente mais active circule dans nos vallées jurassiques.

L'excursion du Creux-du-Van marque dans la carrière de Gagnebin, plus que ses relations avec Rousseau; celles-ci furent personnelles, la première touche au pays même. A partir de 1739, s'établit entre le docteur de la Ferrière et l'illustre Bernois, une correspondance suivie sans interruption pendant 30 ans. La bibliothèque de Berne possède dans la collection Haller, 114 lettres écrites à ce savant par notre compatriote. J. Thurmann en a relevé la valeur et montré le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire de la botanique dans nos contrées. Gagnebin ne se borne point à noter ses découvertes, à consigner ses observations, il met Haller au courant de tous les faits naturhistoriques à sa connaissance dans le Jura, et lui prépare des aides dévoués. Pleine d'une déférence respectueuse pour leur maître à tous, pour « Monsieur le professeur, » ces lettres négligées, souvent trop prolixes, d'une grande simplicité, chargées de provincialismes, car l'auteur parle le langage de ses entours, ces lettres, dis-je, montrent l'état de la science à cette époque et peignent le pays. J. Thurmann les a caractérisées au mieux dans sa piquante biographie de cet homme d'étude.

La première de ces missives porte la date du 10 août 1739; nous en avons pris copie et croyons devoir lui consacrer quelques lignes. Gagnebin s'excuse d'abord d'avoir différé si longtemps d'envoyer à Haller les plantes

sèches des provinces méridionales de la France qu'il lui avait promises : la cause en est à ses grandes occupations comme médecin, puis à l'état même de son herbier. « Mes plantes, dit-il, n'avaient aucun nom distinct, » de sorte que j'ai été obligé d'y forger de nouveaux noms, la plupart par » conjecture ou fantaisie, dont sans doute il ne s'en trouvera que trop de » faux. Monsieur ne s'en étonnera pas, puisque je n'ai eu dans mes » courses dans ces provinces-là, aucun botaniste assez éclairé pour m'en » indiquer les noms, sinon qu'à présent je viens de feuilleter dans les » extraits que j'avais faits de quelques auteurs pour pouvoir les déterminer » tant bien que mal. J'ai numéroté 200 espèces de plantes que j'espère que » vous recevrez dans leur temps, ayant fait de même à celles que j'ai » gardées, afin que Monsieur eût la bonté de me corriger les numéros qui » seront mis à faux, lorsque le temps le lui permettra. J'ai appris avec » douleur votre départ inopiné de Berne, où je comptais vous faire toucher » les plantes en question, qui proviennent la plupart des Alpes Cottiennes. » Il y en a quelques-unes du golfe de Léon, et de celles des Pyrénées, où » je ne pus voyager qu'en septembre 1732, encore convalescent d'une » maladie de consomption que j'avais essuyée 4 à 5 mois auparavant » dans ma course du Canigou, principale montagne des Pyrénées et la » plus haute, qui peut avoir passé 1400 toises, où je trouvai encore beau- » coup de neige, près de laquelle croît cette belle *Jacobée* que vous recevrez » aussi. »

Gagnebin a envoyé les plantes destinées à Haller au docteur d'Ivernois ; il regrette que ses exemplaires soient si mal conditionnés. « Je souhai- » terais qu'il y en eût de rares pour vous, poursuit-il, mais il serait difficile » de produire quelque chose de nouveau à un fameux botaniste comme » M. le professeur Haller ; je m'estimerais trop heureux si j'apprenais qu'il » daignât bien recevoir ce qui viendrait de moi et de pouvoir profiter de » ses savantes leçons. » Le docteur parle ensuite des ouvrages qu'il utilise pour la détermination : ce sont notamment Tournefort, Vaillant, Scheuchzer. Il a fait venir de Strasbourg une rame de *papier d'éléphant* pour son herbier qui se compose actuellement de 6000 espèces, mais il espère parvenir à 10,000. Passant à la flore du Jura, il dit : « Nos mon- » tagnes sont tapissées de mousse comme le Groënland, et des gramens » aussi s'y trouvent, surtout des *avenacea,* qui me sont pour la plupart » inconnus. — Les champignons sont fort fréquents dans nos sapins ; il y » en a entr'autres un qui a le pédicule et les feuilles blancs et le chapiteau » large au commencement comme convexe ou sphérique. qui s'étend » ensuite en parasol d'un ponceau ou vermillon un peu foncé, avec » quantité de tubercules blanches semblables à des verrues, qui est, à ce

» que je crois, le *Fungus muscas interficiens* E. B., ou *Fungus Miniatus*, » dont nous nous servons, après qu'il a trempé dans l'eau miellée ou » sucrée, pour empoisonner les mouches. » La lettre, encore assez longue, traite de la manière de déterminer les plantes, de les conserver, de les classer. Un post-scriptum rend Haller attentif à deux plantes, faisant partie de son envoi, une *Ephedra* et un *Liliastrum alpinum* qu'il croit avoir mal déterminés.

On peut juger par ces extraits, de la correspondance des deux botanistes. Si le médecin de la Ferrière avoue franchement son insuffisance scientifique, des tâtonnements pénibles que ne peuvent trop souvent surmonter ses lectures et ses actives recherches, le professeur de Göttingen n'en rend pas moins entière justice à son modeste et zélé collaborateur du plateau jurassique. Dans l'*Enumeratio stirpium Helvetiae*, qui parut en 1742, Haller parle avec éloge de Gagnebin, auquel il est redevable de 700 plantes, dont plusieurs vivement désirées et d'une *pédiculaire* nouvelle. Vingt ans plus tard, dans la préface de son grand ouvrage, *Historia plantarum*, il énumère en termes plus accentués encore les titres que notre compatriote a tant à sa reconnaissance qu'à celle des botanistes. Ces relations fondées sur l'étude et une estime réciproque, exercèrent une grande influence dans notre pays. Les botanistes de nos vallées communiquaient leurs découvertes à Gagnebin, qui les transmettait au maître de la science, et celui-ci, dans l'occasion, se mettait directement en rapport avec les explorateurs jurassiens.

Ainsi Haller fut en correspondance avec plusieurs de nos compatriotes. Ce qu'avait été Scholl pour les environs de Bienne, le banneret et médecin David Moschard le fut de même pour la vallée de Moutier-Grandval : « c'est à lui qu'on doit la première connaissance de cette partie du pays. » Grand ami de Gagnebin, qu'il visitait souvent, Moschard lui envoyait le résultat de ses herborisations pour en faire part à Haller. Le docteur prévôtois ayant découvert à la Cape-aux-Mousses le *Cochlearia officinalis*, le savant éleva des doutes sur la réalité de cette station, et en écrivit à cet heureux observateur. Il en résulta un échange de lettres qui sont parvenues jusqu'à nous : celles de Haller sont encore en possession de la famille Moschard.

Parmi les correspondants de Haller, citons encore, à côté de Scholl, le docteur Frédéric Neuhaus, de Bienne, celui-là même, croyons-nous, que le savant connut au début de sa carrière, et qui lui fournit, dans la suite, de bonnes données sur la flore du Jura; le docteur J. Châtelain, de Neuveville, qui prit pour sujet de sa thèse doctorale à Bâle en 1760 : « la description de la *Corallorhiza Halleri* de nos montagnes, » fit un voyage

dans les Alpes en compagnie de Lachenal, herborisa avec Schuh, le long des chaînes qui bordent le lac de Bienne et auquel on doit la connaissance des environs de Neuveville et d'autres points du Jura.

On le voit, la botanique était en honneur dans nos contrées, il y a un siècle ; toute une école hallérienne y florissait, ayant à sa tête Abraham Gagnebin, puis comme élèves, outre les noms que nous avons cités, Georges-Louis Liomin, le fougueux et trop fécond pasteur de Péry, qui dressa le catalogue des plantes cultivées en Erguel ; Abraham Pagan, de Nidau, auteur d'une description topographique et historique de ce district ; Juillerat, notaire à Châtelat, observateur modeste et complaisant du Petit-Val ; Bennot, explorateur du val de Delémont ; Heilmann, qui écrivit la description du district de Bienne.

Les travaux d'Heilmann et de Pagan parurent dans les Mémoires de la Société économique de Berne, à la fondation de laquelle Haller ne fut pas étranger et dont il fit recevoir membre Gagnebin, en 1768. Cette association, qui rendit de grands services au canton de Berne, surtout sous le rapport agricole, étendait son réseau bienfaisant sur tout le vaste territoire de la République ; elle avait des sections ou sociétés correspondantes à Lausanne, Vevey, Nyon, Payerne, Aarau, Yverdon, Nidau et Bienne. A cette dernière, se rattachaient nos compatriotes. A l'imitation de la Société mère, la section de Bienne ouvrait des concours ; c'est ainsi qu'elle couronna en 1767 le mémoire du pasteur Frêne sur cette question : « Quels » seraient les moyens les plus propres à tirer des montagnes du Mont » Jura, le parti le plus avantageux soit pour le public, soit pour le propriétaire, et eu égard à la différence de leur exposition et de leur sol ? » mémoire qui fut livré à l'impression à Bienne en 1768.

Si Haller exerça dans le Jura une influence considérable au point de vue scientifique, il ne pouvait en être de même sous le rapport littéraire, nos vallées étant étrangères au mouvement germanique. Cependant les riverains du lac de Bienne, écrivant en langue allemande, n'ignoraient pas le chantre des *Alpes ;* nous n'en voulons pour preuve que la *Description* faite par Freudenberger, pasteur de Gléresse, *de la vallée de Moutier ;* on lit à la dernière page quelques beaux vers tirés de cet auteur (1).

Ici se borne cette étude sommaire. Deux mots pour finir.

La biographie de Gagnebin se termine par la description de plusieurs

(1) Was ein Vergrösserungsglas, das thut die Wissenschaft ;
Durchgehn sie Menschenwerk und die von Gottes Kraft ;
In jenen werden sie die grobe Kunst beschämen,
In diesen machen sie die Wunder zuzunehmen.

U. Freudenberger. Beschreibung des im Bisthum Basel gelegenen Münsterthales. 1758, p. 54.

fossiles inédits dédiés par Thurmann au botaniste jurassien et ses collaborateurs; nous y remarquons le *Carpolithes Halleri.*

La maison qu'habitait le grand Haller est aujourd'hui la demeure d'un de nos compatriotes. Le cabinet d'étude de cette illustration suisse fut, pendant nombre d'années, celui de M. le docteur Verdat. La plaque de marbre, rappelant la naissance du savant et la visite qu'il reçut de l'empereur Joseph II quelques jours avant sa mort, est près de cette pièce qui reçut tant d'hommes distingués dans tous les genres. Nous sommes heureux et fier de voir confiée à un Jurassien, la garde d'une si noble mémoire.

Le Jura a-t-il des motifs pour célébrer aussi le centenaire de Haller ? ces quelques pages le prouvent surabondamment. Mais s'il nous a été donné de reproduire quelques traits de cette figure sereine, si nous connaissons la vie scientifique de nos contrées au XVIII[e] siècle, n'oublions pas à qui nous le devons : c'est à Jules Thurmann, le biographe de Gagnebin, le continuateur dans le Jura bernois, de l'œuvre entreprise jadis par le docteur de la Ferrière. Comme lui géologue, botaniste, climatologiste, et de plus pédagogue et écrivain, Thurmann a réuni en faisceau les intelligences du pays et les a conviées à s'exercer sur le champ neutre des études sérieuses et durables. Si la Société jurassienne d'émulation prospère, si elle a sans encombre déjà vécu plus d'un quart de siècle, si aujourd'hui elle prête un concours actif à cette fête patriotique, une fois encore nous en sommes redevables à ses fondateurs, Jules Thurmann et Xavier Stockmar. Payons donc en ce jour notre tribut de reconnaissance à la mémoire de ces trois grands citoyens ; c'est, nous semble-t-il, le plus bel hommage à rendre à Albert de Haller que cette communauté d'éloges et de pieux regrets. Puisse ce triple patronage porter bonheur au pays et lui être un sûr garant de progrès moral et intellectuel.

X. KOHLER.